
Entre un avenir de rêves et un futur rêvé : L'ambivalence des jeunes dans l'élaboration de leurs projets d'avenir

Karim SALHI*

Introduction

Comment les jeunes construisent-ils leur avenir ? Comment tentent-ils de maîtriser et de "manipuler" les conditions objectives dans lesquelles ils évoluent afin de réaliser les opérations nécessaires pour se projeter dans cet avenir ? Ce sont les questions principales auxquelles tente de répondre ce texte. A travers les discours produits par cette catégorie, il est question de saisir le sens de cette construction, les voies et moyens utilisés pour élaborer et réaliser les projets. L'avenir chez les jeunes demeure une notion en chantier, ce qui ne facilite pas son décryptage. Cependant, il peut se lire à deux niveaux : à un niveau de construction mentale dominée par les rêves de jeunesse ; ensuite à un niveau de réalisation où les projets sont mis en œuvre pour des finalités qui sont fonction des aspirations des uns et des autres.

Ce texte transcrit quelques résultats d'une enquête, sur la base d'entretiens semi-directifs, menée auprès d'une dizaine de jeunes ruraux dans la wilaya de Tizi-Ouzou. Les profils ciblés ont été choisis suivant des critères liés au capital scolaire et à la position dans le cycle de vie. En effet, les jeunes retenus sont tous d'un niveau scolaire inférieur au baccalauréat et déscolarisés. Ensuite, tous étaient non mariés et la plupart n'envisageaient pas un projet matrimonial. Leur âge varie entre 18 et 33 ans et tous sont de sexe masculin¹. La position de cette population aux

* Sociologue, Université Mouloud Mammeri, Tizi-Ouzou, 15000, Algérie.
Crasc, Associé, Oran, 31000, Algérie.

¹ Une autre enquête sur les jeunes filles est en cours de réalisation dans le cadre d'un projet mené par une équipe associée au Crasc. Nous avons commencé par les jeunes garçons pour des raisons d'accessibilité et de visibilité de la catégorie. Ce n'est donc pas

marges des institutions de l'Etat (après l'échec scolaire) et son inscription spatiale et symbolique dans le village même a dicté notre choix. Les entretiens ont privilégié les rapports au sein de la famille, les tensions qui y sont vécues ou ressenties, les modes de négociation et le vécu quotidien dans l'espace domestique et villageois. Les échanges ont montré comment le jeune se présente en tant que tel, et comment cette présentation de soi à l'endroit de l'enquêteur est largement influencée par les représentations qui lui sont offertes comme possibilités de se construire une réalité sociale autour de sa personne, de sa propre famille, de son village, et plus largement du monde. Ces représentations alimentent également ses projections vers le futur, objet de notre article.

Ambivalence dans les décisions et dans les projets en construction

Les comportements des jeunes montrent comment ils sont ballotés entre leurs aspirations et les impératifs de la réalité. En effet, les dispositions économiques, dont « le système est lié à la situation économique et sociale par la médiation des potentialités objectives que cette situation définit et qui définissent cette situation »², ne permettent pas aux jeunes d'entreprendre des initiatives individuelles autonomes sans se heurter aux substrats idéologiques et culturels d'une économie dirigiste et centralisatrice qui ne laissait à l'individu que des parcelles réduites à son autonomisation. Le discours des jeunes sur l'absence de l'Etat dans leur prise en charge montre le degré de non préparation à des projets individuels qui caractérise leur conduite quotidienne et qui structure leur perception de l'avenir.

L'équation qui est posée aux jeunes pourrait être énoncée de la manière suivante : comment allier les besoins liés à l'immédiateté, qui implique une manière de voir, aux projections vers un futur plus ou moins lointain qui, lui, renvoie à une manière de prévoir ? Cette articulation entre le temps conjugué au quotidien et le temps placé dans une perspective du futur ne s'opère pas sans grincement. En effet, la mise en relation des structures temporelles met en relief une entreprise laborieuse par laquelle les jeunes tentent de trouver les ressources économiques pour affronter le quotidien et dégager des surplus monétaires, ainsi que les ressources mentales pour construire un avenir. Les stratégies mises en

par négligence que nous avons reporté l'intérêt pour les jeunes filles à la deuxième étape d'un projet, plus vaste, sur la jeunesse.

² Bourdieu, P. (1977), *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Ed. de Minuit, p. 115.

place pour construire un plan de vie³ montrent que les jeunes puisent d'un répertoire diffus de recettes qui cache mal l'ambivalence des projets, en état de chantier chronique. Une ambivalence entre temps cyclique et temps chronologique. C'est parce que la projection vers le futur n'est possible que dans une perspective chronologique, les jeunes entreprennent de se soustraire aux contraintes du calendrier cyclique (travaux de champs, de maçonnerie, rites collectifs...) pour se mettre sur une voie qui mène vers un futur. Ils tentent de rompre avec les fonctions de reproduction de la société afin de se positionner comme individus capables de se tourner vers un avenir plus ou moins conçu. Les premiers pas commencent dans la débrouille, en attendant de nouveaux horizons car la structure des travaux proposés par le marché local est en opposition avec l'élaboration d'un plan de carrière à long terme. L'expression « Akken yella wass yeksa-t umeksa » (vivre au jour le jour) symbolise l'incapacité - intériorisée - d'inscrire les projets dans la durée. « Sinon je me débrouille en revendant des téléphones portables. Mais on est fatigué, vraiment fatigué » (M.A. 24 ans, journalier).

L'instabilité chronique (chômage, emplois précaires...) enferme les jeunes dans un système qui bloque tout projet d'avenir en rendant impossible la conception cohérente du futur. L'irrégularité de leur emploi du temps quotidien défigure les cadres spatio-temporels en renforçant les attitudes fluctuantes et les comportements ambivalents. « Ces derniers temps, je suis "dégoûté". Je travaille quelques fois la pierre, puis je m'arrête. Après quelques semaines, je reprends comme manœuvre pour ramasser de l'argent que je dépense pendant les moments d'inactivité ». (M.A.).

La construction élaborée, c'est-à-dire, outillée en possibilités objectives de réalisation s'oppose aux fantasmes entretenus dans le présent en lorgnant vers un futur insaisissable. En effet, l'élaboration d'un projet cohérent requiert un minimum d'outils capables de permettre une visibilité et une projection vers l'avenir : une qualification dans un domaine précis ; des ressources financières et un projet fiable. Or, la population enquêtée n'entre pas dans ce schéma. Certains jeunes sont hors de tout circuit de formation. D'autres multiplient les stages afin, croient-ils, accroître leurs chances de trouver un emploi. Ces derniers se retrouvent ainsi avec une panoplie de diplômes de l'enseignement professionnel sans pouvoir en rendre opérationnel aucun. Ensuite, le montage financier bute, soit sur l'absence de fonds propres, soit sur les

³ Au sens de « système cohérent et hiérarchisé de faits prévus ou projetés, embrassant dans l'unité d'une appréhension la conduite présente et l'avenir qu'elle travaille à faire advenir », *ibid.*, p. 89.

réticences des banques soit sur les deux à la fois. Enfin, la fiabilité du projet ne peut être envisagée si les deux premières conditions ne sont pas réunies. L'accomplissement s'oppose ainsi à l'aspiration. De peur d'affronter le monde extérieur, des jeunes se retranchent dans l'espace villageois qui leur offre quelques possibilités d'insertion professionnelle à travers les travaux proposés dans les chantiers de construction de maisons privées, l'exploitation saisonnière des produits de la terre, l'élevage... C'est, du moins, un raccourci qui offre aux jeunes une assurance plus ou moins éphémère. Le temps qui passe et l'âge qui avance érodent l'illusion de cette assurance et renforcent chez eux les contradictions internes entre le besoin d'une survie au quotidien, et l'aspiration à une vie accomplie tournée vers l'avenir. Ils tentent alors de s'y construire un avenir en exerçant plusieurs métiers durant l'année.

C'est l'histoire de L.K., un jeune âgé de 28 ans. Aîné d'un frère et d'une sœur, il perd son père alors qu'il n'avait que 4 ans et quitte l'école à 14 ans (7^e AF) car dit-il : « nous n'avions plus de quoi manger ». Après un bref stage de menuisier chez son oncle, le jeune se livre à une multitude de travaux pour faire vivre la famille que son père lui a léguée. Dans son village, L.K. traverse des épreuves douloureuses qui marquent sa trajectoire. Il dut ainsi construire une vie en quittant l'école et en louant ses bras lorsqu'il n'était encore qu'un enfant : « j'ai 28 ans mais je parais en avoir 60 ». Le village est pour ce jeune le principal lieu de socialisation. Enfant déjà, il intègre une troupe de scouts encadrée par une association locale. Cette expérience lui fit découvrir un univers autre que celui de la famille. Sa condition d'orphelin l'incita à rechercher un encadrement palliatif à l'absence du père. Le traumatisme subi par cette absence est quelque peu émoussé grâce au travail des animateurs de l'association. Il découvre les sorties en plein air, le théâtre...

La construction de l'avenir ne peut faire abstraction des souffrances endurées. Ce jeune qui a grandi dans cet univers ne possède pas, alors, les instruments nécessaires à la construction d'un plan de vie sur le long terme. La survie de la famille, c'est-à-dire, l'urgence de satisfaire aux besoins immédiats de celle-ci le contraint à se placer sur le marché du travail. Celui-ci se limite à des métiers précaires qui disparaissent et réapparaissent au gré des saisons.

L'expérience juvénile de L.K. s'ouvre par une série de défis à relever : construire un avenir dans des conditions défavorables, protéger les intérêts de la famille contre les velléités d'exhérédation affichées par l'oncle paternel, et se positionner par rapport à ses pairs. Et c'est dans son village qu'il compte réaliser ses aspirations. A l'âge de 20 ans, il commence à assister aux assemblées du village. Son assiduité et sa

discipline envers l'institution villageoise dénotent d'une volonté d'affirmation de soi. Affirmation en tant que successeur de son père qui lui lègue la gestion du capital symbolique de la maison. Le passage au monde des hommes, symbolisé par l'entrée dans *tajmaât*, redéfinit ses centres d'intérêt et amorce en lui un processus de changement par rapport à la conception de la vie édictée par son univers familial. Affirmation en tant que jeune face aux aînés du village en prenant régulièrement la parole lors des réunions. L'univers des hommes le conduit, ainsi, à se construire une identité. Démarche bridée, toutefois, par le poids et le conformisme aux règles du village.

Cette démarche autarcique, qui « enferme » les jeunes dans leurs villages⁴, semble liée à la représentation qu'ils se font du monde *extra muros* et notamment des institutions de l'Etat. Etant incapable de répondre à leurs attentes, elles sont disqualifiées de tout projet d'investissement dans l'avenir. Les demandes - non satisfaites - à l'endroit des services administratifs pour l'acquisition d'essaims d'abeilles, de génisses, de microcrédits etc. sont à l'origine de cette opinion. En s'appuyant sur des expériences vécues ou sur l'information - plus ou moins biaisée - produite par les réseaux d'interconnaissance, les jeunes interrogés se représentent les institutions administratives comme des tours d'ivoire. La complexité des démarches pour faire aboutir un projet et l'éloignement - sur le plan relationnel - des agents détenteurs du pouvoir de décision découragent toute prétention à une entreprise. Selon leurs déclarations, la mairie est quasiment la seule institution qu'ils fréquentent de temps en temps afin de s'y faire délivrer des documents d'état-civil. C'est ainsi que leurs projets contournent toute assistance institutionnelle. Ils se construisent eux-mêmes en se créant des espaces d'autonomie qui se définissent comme une forme de production par soi des instruments de réalisation de soi. L'Etat est représenté comme une notion insaisissable dénuée de toute forme de légitimité. En se voyant exclu des différents programmes d'insertion des jeunes, après maintes démarches, ils créent eux-mêmes les conditions de leur épanouissement. Les oliviers qu'ils plantent, les vaches et les moutons qu'ils élèvent et la pierre qu'ils taillent sont des projets qu'ils réalisent en recourant à l'aide des membres de la famille.

La précarité est assimilée à la quotidienneté. Sans travail stable, les jeunes n'entrevoient aucun avenir. La condition de journalier est la négation du futur. La suite des tâches accomplies, qui sont fonction d'un

⁴ Du moins en ce qui concerne les moyens de réalisation de leurs projets d'avenir. Le village ne représentant pas un clos qui isolerait les jeunes du monde extérieur. La mobilité de cette population la rend plutôt réceptive aux influences extérieures.

calendrier saisonnier, ne fait que dupliquer le quotidien et prolonger le présent dans le sens où le temps ne donne pas sur une direction prospective. Tous les projets se retrouvent ainsi rangés dans des tiroirs condamnés à rester fermés tant que le travail stable ne viendrait pas rompre ce cercle vicieux pour doter les jeunes d'instruments de rupture avec la logique du quotidien. « J'aurai bientôt 30 ans et sans travail [stable] je me demande quand est-ce que je pourrai construire mon avenir ? Ce n'est pas faute de ne pas avoir essayé, car je ne connais pas un jeune qui a refusé un travail. A un certain âge, il faut se marier, se loger et travailler. Le problème des jeunes, c'est qu'il n'y a pas de travail. Ce qui explique les dépressions et les suicides chez les jeunes » (H.Y. 27 ans, journalier).

Des rythmes selon le calendrier familial

Certains jeunes travaillent sans pour autant disposer de revenus réguliers pour entrevoir un projet autonome et se lancer dans une entreprise individuelle. C'est le cas de ceux qui sont employés dans une entreprise familiale (un commerce par exemple) gérée par le père et sans rémunération salariale. Ce type d'unité économique qui dans la société traditionnelle fonctionnait dans l'indivision (même s'il s'agissait, dans la situation traditionnelle, d'un type d'entreprise concentré sur la terre⁵) représente le lieu de cohabitation entre une activité moderne et une gestion traditionnelle. L'entreprise enferme ainsi le jeune dans un univers où il oscille entre deux postures contradictoires : à la fois soumis et insoumis. Faute de trouver un travail ailleurs et à cause de l'autorité du père, il continue à remplir le rôle du fils, tout en refusant de jouer pleinement ce rôle. « La manière dont mon père gère le commerce et le budget familial ne me convient pas. J'aurais aimé percevoir un salaire fixe tous les mois, comme ça je serai libre. Lorsque je prélève de la caisse un peu d'argent, je le dépense au bout d'une heure. Ce qui ne me permet pas d'accumuler des économies et réaliser un projet. Dans l'état actuel

⁵ Dans une enquête menée en Kabylie maritime au début des années soixante-dix, Camille Lacoste-Dujardin souligne qu'« il n'existe plus en 1971, aucune exploitation agricole importante qui réunisse dans une même unité de production et de consommation des ascendants et descendants nombreux, vivant donc des ressources puisées exclusivement dans l'agriculture locale ». Cf. *Un village algérien. Structures et évolution récente*, Alger, SNED/CRAPE, 1976, p. 62. Cette unité semble, néanmoins, se maintenir en s'appuyant sur une économie moderne qui se détache de la terre - du moins au niveau de la production des biens de consommation mais qui entretient une indivision dans la conduite des affaires familiales (dépenses domestiques, activité économique, gestion des biens symboliques...).

des choses, je reviens chaque jour au point de départ, au point zéro » (B.K. 29 ans, travaille dans le magasin de son père).

Cependant, une tentative de légitimation du style de gestion du père est proposée. Les propos oscillent, ainsi, entre l'envie de s'autonomiser et le devoir de préserver l'entreprise familiale, déjà fragile. « Un salaire ? En y réfléchissant, je n'en veux pas. Cela fera trop de charges pour mon père qui doit alors payer deux salaires (le mien et celui de mon frère), en plus du loyer » (B.K.). Tout semble suspendu à la décision du père, qui, à défaut de prendre l'initiative à la place de son fils, empêche ce dernier d'initier un projet. Ce jeu, qui s'opère insidieusement, est mené sur la base d'une règle acceptée, non sans résignation par les jeunes : délimiter le territoire de chacun, selon son rang. Sur l'aire de jeu, le père, qui est garant de l'unité familiale, occupe la position centrale. Il détient par conséquent, le pouvoir de distribuer les rôles à chaque membre de la famille.

Le célibat représente alors la dernière parcelle d'autonomie. En évitant de s'impliquer dans un projet de mariage qui accentuerait leur dépendance vis-à-vis de l'unité familiale, les jeunes tentent de garder une marge de manœuvre. Retarder le projet matrimonial renvoie à la perception d'un avenir incertain. Les jeunes n'ignorent pas la notion du futur, ils la redoutent. En se livrant à un exercice de rationalité (dans le sens de la prévisibilité et de la calculabilité), ils conjuguent le mariage à la stabilité, c'est-à-dire, à un emploi générateur de revenus capables de subvenir aux besoins d'un ménage. Ils écartent ainsi tout risque qui viendrait bousculer la sécurité que leur procure la vie de célibataire. Vivre au jour le jour semble être le refuge de ceux qui ne tiennent pas à désarticuler cette structure, en abandonnant leur vie de garçon, sans une contre-partie économique. Un système binaire régule cet univers suivant deux couples : célibat/quotidienneté d'un côté, et mariage/futur-stabilité, de l'autre. « Je ne suis pas complètement stable, c'est-à-dire, je ne peux pas compter sur mes propres moyens. Dans cette vie, la confiance ne règne plus. Moi, par exemple, je ne fais pas confiance à mon père [émigré en France, et n'est plus revenu depuis 13 ans] parce que je ne le connais même pas. J'ai peur de me marier et me retrouver dans une posture d'assisté. Non, je ne peux pas compter sur lui » (A.F. 28 ans, éleveur). La notion de mariage rompt ainsi avec la définition traditionnelle lorsque le père mariait son fils. La quasi disparition de l'indivision et l'éclatement de la famille, en tant qu'unité économique, redéfinit l'alliance matrimoniale et réajuste, en les retardant le plus souvent, les projets matrimoniaux. « Une femme est un fardeau que je ne pourrai porter. Tout d'abord, il faut que je m'en sorte et m'assure des revenus suffisants. Pour

le moment, ce n'est pas le cas. Par conséquent, je ne peux pas contracter un mariage» (A. F.).

Cette autonomie réduite se retrouve fortement bridée par la position de chef de ménage que certains jeunes occupent en l'absence du père. Ces jeunes recourent à la médiation de la mère dans leur prise de décisions qui les concerne directement ou qui relève de la famille. La position de la mère autorise, en effet, l'exercice d'une autorité plus ou moins voilée. L'efficacité de cette action est rendue par la représentation traditionnelle du pouvoir. Celui-ci relève du domaine masculin et se dissimule sans se diluer lorsqu'il est transféré dans la sphère féminine. En se faisant croire qu'ils occupent la position de l'*aqerru* (la tête) de la famille, les jeunes cachent et se cachent la réalité de la distribution des rôles domestiques. La dénégation de cette réalité entame largement leur tendance à la liberté d'agir et brise l'élaboration de tout projet individuel.

Ainsi, la structure de la famille et l'absence du père imposent des temporalités rattachées au calendrier familial et ferme la perspective du futur en réglant le temps au présent. Le seul futur, c'est celui qui est rattaché au reste des membres de la famille : la construction de la maison, les travaux des champs, etc. Un réglage qui échoit particulièrement à l'aîné des garçons comme c'est le cas de cet enquêté : « en l'absence de mon père [émigré en France] et depuis que je suis grand, c'est moi qui m'occupe de la maison. Mes frères [au nombre de trois] me respectent beaucoup car je suis leur aîné. Cependant, je les laisse jouir un peu de leur liberté. La construction de la maison, le sarclage, le fauchage du foin, c'est moi qui m'en occupe. Mes frères m'aident sans que je les y force. Concernant le budget domestique, nous nous en occupons moi et ma mère. Lorsque j'étais enfant, c'est elle qui gérait tout. Elle continue à gérer parce que j'ai confiance en ses capacités à le faire » (H.M. 25 ans, journalier). L'aîné devient chef par délégation et traîne cette mission comme un boulet dont il ne peut s'affranchir au risque de bousculer l'équilibre familial après que celui-ci eût été entamé par le départ du père en France. Le jeune occupant cette position est aussi le restaurateur du capital symbolique de l'*axxam* (entendre, la famille) et son protecteur. La reproduction de ce capital semble capitale dans toute entreprise de construction, ou du moins de perception du futur. Dès lors, à défaut d'investir dans un projet économique, le jeune opte pour une valeur non numéraire : sauvegarder la position des siens dans l'univers villageois en gardant l'œil sur le quotidien. « En tant qu'aîné, mes responsabilités envers ma mère sont plus importantes que celles de mes cadets » (H. M.).

L'avenir étant dans le village, L.K. s'attelle pour cela à produire une image de soi qui lui permettrait une insertion dans cet espace. Il participe

aux travaux collectifs (tiwizi), assiste à toutes les fêtes auxquelles il est convié, se présente aux veillées funèbres et aux enterrements. En outre, il fait valoir des qualités héritées de son père et entretenues par l'éducation familiale, telle que l'« honnêteté », la « dignité » (notamment dans un contexte de misère) et la « solidarité » que notre interlocuteur fait valoir dans ses rapports aux autres et dans sa quête continuelle d'un travail rémunéré. La conformité aux prescriptions normatives du village contraint L.K. à observer des « règles cérémonielles » pour parler comme Erving Goffman, qui remarque que celles-ci guident « la conduite quant aux affaires que l'on estime peu ou même pas du tout importantes par elles-mêmes, mais qui valent avant tout -officiellement du moins- comme moyens de communication conventionnels grâce auxquels l'individu exprime son personnage ou porte une appréciation sur les autres »⁶. Ces règles accompagnent son comportement d'« afellah n tmurt », un homme du village qui refoule ses désirs de jeunesse pour renforcer son capital symbolique. Le jeune entretient une image de soi en conformité avec la définition collective du *sérieux*. C'est ainsi qu'il déclare ne jamais trouver de difficultés à être embauché lorsqu'une offre d'emploi est disponible sur le marché du travail local. Cette opération s'accompagne d'une appropriation des espaces villageois (comme *tajmaât*) sans laquelle sa place ne peut être que marginale.

Pour concrétiser ces projets, L.K. recourt à une gestion familiale des ressources générées par les multitudes de travaux rémunérés qu'il accomplit, les contributions du frère au budget domestique, la vente d'huile d'olives et de quelques moutons. Il est ainsi l'argentier de la maison. Cependant, tout porte à croire que les suggestions de la mère sont rigoureusement prises en compte. Le décès du mari a propulsé celle-ci vers une position de chef de famille qu'elle ne peut déléguer à son fils aîné sans risque d'ébranler l'unité domestique. A travers les propos de notre interlocuteur transparait une stratégie finement déployée par la mère et dont la finalité est le maintien d'une position d'arbitre dans un jeu d'équilibre qui tend à pondérer les tensions potentielles entre les membres de la famille. La mère demeure le centre de la maison autour de laquelle gravite tout projet. L'avenir de L.K. est lié à elle. Ainsi, il exclut tout projet matrimonial qui l'amènerait à résider hors de la maison familiale, loin de « tamart n yemma », sa vieille mère. « Je n'accepterai pas de me marier si je devais m'éloigner de ma mère. Non, il est impossible de rompre avec celle qui m'a élevé, qui s'est sacrifiée toute seule pour me voir grandir ».

⁶ Cf. Goffman, E. (1993), *Les rites d'interaction*, Paris, éd. de minuit, p. 48-49.

L'initiative individuelle n'est toutefois pas étouffée au point d'ôter toute liberté de manœuvre. Pour se tracer une voie, certains jeunes enquêtés recourent à des formations professionnelles qui font suite à leur échec scolaire. Cet apprentissage vise à se placer sur le marché du travail et occuper un emploi salarié qui procurerait un revenu régulier et permettrait par conséquent de sortir du cycle de la quotidienneté et se projeter vers le futur. Mais les diplômés qui sanctionnent ces formations se retrouvent - s'ils ne sont pas suivis d'un perfectionnement - dévalorisés sur le marché de l'emploi. Ce qui contraint les jeunes, soit à renoncer à toute tentative de monnayer leur certificat, soit à prolonger les études afin d'obtenir un diplôme plus élevé et augmenter, en conséquence, leurs chances. En fait, la formation professionnelle semble fonctionner comme un rite de passage que les jeunes, éjectés du système scolaire, accomplissent afin de ne pas perdre la face⁷. Il apparaît, en effet, que les jeunes qui souscrivent aux conditions d'accès aux centres d'apprentissage, sont contraints par leur entourage à emprunter cette voie, du moins pour faire bonne figure. Les modes traditionnels d'apprentissage - en déclin - subsistent dans leur forme rituelle, même si cette dernière a pris des colorations nouvelles. Il semble alors que la certification de ce genre de formation soit l'expression de ce rite. « Pour le moment, je poursuis une formation en audiovisuel juste pour le plaisir, pour changer un peu et m'évader du magasin. Je n'ai pas encore réfléchi à quoi me servirait-elle ? » (B.K.). On se forme et on reste fixé au village pour continuer à travailler comme manœuvre ou journalier. Le sous-prolétariat est le refuge de ceux qui appellent le futur vers eux, à défaut d'aller vers lui. « Lorsque j'ai échoué pour la deuxième fois à l'examen du Bac, j'ai longtemps hésité avant de m'inscrire à une formation pour obtenir le diplôme de technicien en gros œuvres. Mais jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore cherché du travail. Je pense que je vais prolonger ma formation pour atteindre le niveau de technicien supérieur. Puis on verra » (H.M.).

Le départ : refuge des jeunes

« L'avenir est ailleurs ». Certains jeunes lient leurs projets d'avenir au départ vers l'étranger. Cette conception semble s'inscrire dans une logique, sinon de rupture, du moins de distanciation par rapport au cadre traditionnel de la famille. Ils sont en quête de reconnaissance sociale et

⁷ La notion de "face", définie comme « objet sacré », est empruntée à Goffman, E., *ibid.*, p. 21 sq. Cet emprunt n'est pas fait pour attribuer un quelconque caractère sacré à la formation professionnelle mais pour étayer sa dimension rituelle.

cherchent à se forger une identité propre qui s'intégrerait, néanmoins, à l'univers villageois. L'ailleurs est représenté comme un refuge. Il est construit sous un prisme fantasmatique qui sert à concevoir un univers de substitution. « Ici, il n'y a pas d'avenir. Tous les jeunes doivent partir pour travailler, gagner de l'argent et revenir. C'est le seul avenir possible. Mais il faut revenir au bout de deux ou trois années, car vivre là-bas cela revient au même. Travailler et dépenser son argent dans un pays étranger n'est pas intéressant » (M.A.). La libération de l'autorité du père, la réalisation de soi, l'autonomisation, sont des projets obstrués localement par des règles qui empêchent l'accès au statut d'individu. En s'imaginant que cet accès ne peut s'opérer que dans le pays de l'individualisme, les jeunes investissent dans des "projets" générateurs de ressources financières afin de concrétiser leur idéal de se fixer ailleurs. Par la médiation des récits produits par des émigrés en vacances ou en retraite, l'image de l'ailleurs provoque un attrait dont la fonction dénégatrice occulte l'incapacité à se réaliser dans sa terre d'origine. « Dans la vision idéalisée de l'émigration source de richesse et acte décisif d'émancipation, *el ghorba*, intentionnellement et violemment niée dans sa signification traditionnelle, tend (sans toutefois y parvenir pleinement) à porter une autre vérité qui l'identifierait plutôt à bonheur, lumière, joie, assurance, etc. »⁸. C'est l'exemple de M.A., un jeune qui s'est fixé sur le travail de la pierre autour duquel il construit son projet d'avenir, dont la finalité est de partir. Notre jeune (âgé, rappelons le, de 24 ans) est l'aîné de cinq frères et trois sœurs. Il arrête sa scolarité à l'âge de 12 ans (6^e année primaire). Il suit des cours de français dans une école privée afin d'apprendre ce que « l'école publique ne lui a pas appris ». « J'ai quitté l'école en 6^e année primaire. Ce que je regrette, c'est de ne pas avoir appris le français. Mais j'essaie de me rattraper en suivant des cours privés pour apprendre à lire et à écrire dans cette langue. C'est une sorte de préparation pour là-bas ». Son père est ouvrier dans une usine d'électromécanique.

M.A. travaille la pierre qu'il extrait dans des champs qui appartiennent à sa famille. C'est la principale activité qu'il exerce. Un travail pénible qu'il n'étale pas sur une longue durée en procédant à des ruptures pour aller travailler comme manœuvre chez des particuliers de son village. C'est à l'âge de 20 ans que ce jeune entame le métier d'extracteur de pierres. « J'avais 20 ans lorsque j'ai commencé à travailler la pierre. Au début, je remplissais jusqu'à deux bennes de tracteur. De quoi construire

⁸ Sayad, A. (1975), « *el ghorba* : le mécanisme de reproduction de l'émigration », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 2, mars, p. 65.

mon avenir là bas [à l'étranger] ». A cet âge, il exerce sans interruption, c'est-à-dire quasi quotidiennement, cette activité afin, dit-il, de préparer son avenir à l'étranger. Pendant quelques années, M.A. casse la pierre qu'il vend aux transformateurs et accumule les revenus qui lui permettent de constituer un capital de « départ ». La journée de travail de M.A. est rythmée par les conditions atmosphériques, la lumière diurne, l'état du marché de la pierre et ses propres dispositions psychologiques. En moyenne, il produit une cinquantaine de pièces (des pierres encore à l'état brut) par jour, qu'il empile sur le site d'extraction en attendant leur acheminement vers la route nationale, à l'aide d'un tracteur agricole. Les pierres sont ensuite entassées sur l'accotement jusqu'à ce qu'elles soient vendues entre 60 et 80 DA l'unité. Le jeune est attiré par cette activité qui entretient en lui l'espérance d'aller « ailleurs ».

Pour illustration, les discussions avec ses pairs sont dominées par le thème du « visa ». Comment entreprendre les démarches ? Auprès de quels consulats ? Quelles sont les astuces à utiliser ? C'est ainsi qu'il déclare avoir introduit une soixantaine de demandes de visa auprès des consulats de France et d'autres pays européens. « Le visa est le principal sujet de discussion entre moi et mes amis. Nous nous échangeons des informations sur les pays qui le délivrent plus facilement, les consulats où on peut déposer les dossiers, etc. ».

Cependant, le cycle de jeunesse est ponctué chez notre interlocuteur de séquences anomiques liées aux contraintes qui entravent la réalisation de son principal projet. Le départ, qui représente pour lui l'entrée vers l'avenir, est à l'origine de tensions internes dès qu'une demande de visa est rejetée. Commence alors un cycle de « dégoût » qui plonge M.A. dans une sorte d'errance. Il cesse de travailler, passe son temps à des allers et venues entre son village et Azazga, distante de 8 kms. Les cafés sont les espaces où il « tue le temps » en discutant avec les jeunes qui partagent avec lui les mêmes rêves.

La trajectoire de M.A. est partagée par plusieurs jeunes qui se retrouvent dans la filière de la pierre par un effet d'entraînement. Ils apprennent sur le tas les techniques d'extraction, la manipulation des outils et les procédés d'écoulement de la marchandise. Ils appartiennent à une génération qui hérite d'un métier déjà pratiqué par leurs aînés. Les jeunes, comme lui, reçoivent un savoir-faire qu'ils s'approprient et qu'ils développent pour mieux rentabiliser leur production. Les améliorations portent : sur la forme de la pierre - grossièrement taillée - qui devient rectangulaire après avoir été de forme carrée ; sur les techniques de vente en se regroupant dans une forme de corporation qui négocie les prix avec les transformateurs. Enfin, le village prend de plus en plus la forme d'un

espace intégré de production en investissant dans la dernière phase du procès de production : la transformation. Ces jeunes réinvestissent les bénéfices tirés de l'extraction dans de petites unités de taille pour offrir au marché un produit fini. L'activité s'installe ainsi comme la principale source d'emploi pour les jeunes restés au village et, en attendant, pour ceux qui rêvent ou qui projettent de partir. En effet, le départ ne semble pas fonctionner comme une fixation réduisant les jeunes à de simples rêveurs qui se construisent, mentalement, un pays fait de merveilles. Les jeunes entreprennent des projets dont la vocation de fixation et d'autonomisation se précise, consciemment ou inconsciemment, au fur et à mesure. L'expérience juvénile incorpore, ainsi, une idée d'autonomie qui structure les projets.

M.A., par exemple, réinvestit son épargne dans une petite unité de transformation de la pierre, après avoir abandonné - pour quelques temps - son projet de départ à l'étranger. Il achète une machine de coupe et emploie deux jeunes dans son atelier encore rudimentaire. Il n'a pas recouru à l'assistance d'une institution quelconque. Il réalise son projet avec ses propres fonds sans l'intervention de sa famille et se reconvertit en jeune entrepreneur. Il aspire, par là, à gravir l'échelle sociale et consacrer un processus de construction d'un espace d'autonomie qu'il entame dès l'âge de vingt ans. Cette démarche est favorisée par la conduite du père qui ne soumet pas M.A. à des règles contraignantes qui l'amèneraient, par exemple, à verser une partie de ses revenus dans des projets familiaux (la construction de la maison...). C'est ainsi qu'il se construit un univers individuel dont la finalité, qui s'éloigne de plus en plus toutefois, est le départ. Ainsi, l'effacement progressif des causes qui incitent à partir tempère, sans l'éliminer, l'attrait de l'étranger enchanteur. « Mais l'argent que j'ai mis de côté pour partir, je le garde toujours ».

Ces séquences, que l'on peut attribuer à la phase d'expérimentation dans laquelle les jeunes se cherchent et se construisent, sont estompées par le contrôle social, encore en action dans les villages. Car malgré leur projet de départ, ils s'obstinent à se conduire en bons villageois aussi longtemps qu'ils demeureront dans le pays. Les rapports qu'ils entretiennent avec le village montrent à quel point les structures traditionnelles leur procurent un sentiment de sécurité dans les moments de fragilité. Ceci malgré les distances qu'ils tiennent à garder par rapport à l'univers villageois. Autrement dit, tout en ne se représentant pas comme acteurs dans cet espace, ils déclarent respecter les délibérations de l'assemblée (tajmaât), participer aux travaux collectifs et se soumettre

aux normes qui régissent les rapports aux aînés. Le village offre une paisible salle d'attente aux prétendants au départ.

Cette difficulté à réaliser son projet de départ est fonction des mesures draconiennes imposées par les pays européens dans le traitement des dossiers de visas, d'un côté. De l'autre, elle dépend de la structure de la famille et de la position occupée dans la fratrie. En effet, l'aîné des frères et sœurs qui doit s'associer à un projet familial ou alors endosser le rôle de chef de famille, en l'absence du père, est structurellement freiné dans sa quête d'individuation, notamment si celle-ci repose sur un projet de départ. L'idéologie qui légitime la distribution des rôles est là pour lui signifier que son sort est fortement lié à celui du reste de la famille. Tout projet en dehors de celle-ci ne peut avoir comme finalité que le bien être des siens. « Je suis déchiré entre l'envie de partir à l'étranger et l'obligation de rester. Lorsque je suis pris de désespoir, je suis tenté d'aller ailleurs. Cependant, ce qui me retient est plus fort. Je n'ai pas l'intention de laisser ma mère. Mais si je pars, je ne reviendrai plus » (B.K.). « Je ne peux pas partir [à l'étranger] et laisser ma vieille mère. Ici [au village], je travaille normal. Je me contente de ce que j'ai. Je ne peux pas partir là bas parce qu'ici j'ai de quoi vivre, j'ai un endroit pour dormir, j'ai du travail [plusieurs emplois en fait] » (L.K.).

Une domestication du futur est-elle possible ?

Par l'effet d'accumulation des revenus, les jeunes célibataires - qui ne se consacrent pas à la satisfaction des besoins de leur famille (parents, frères et sœurs) - s'arment pour financer la réalisation de leurs rêves. Ils se dotent de moyens matériels (en l'absence de qualification professionnelle et de certification scolaire) pour anticiper et réaliser leurs projets futurs. Il s'agit de monnayer l'argent gagné pendant les heures de travail accomplies par intermittence pour l'échanger contre une situation capable de procurer des revenus pérennes et, par ricochet, un avenir sur lequel ils peuvent plus ou moins intervenir.

La tentative d'autonomisation consiste à prévoir des actions futures sans recourir au concours d'une quelconque tutelle, qu'elle soit parentale ou politique. Malgré les maigres dividendes récoltés en exerçant une activité encore à ses débuts, quelques jeunes tentent d'accumuler un capital afin d'agrandir leur entreprise, loin des cadres institutionnels. « J'aime bien le pâturage où je lâche mes bêtes parce qu'il n'y a ni Etat ni personne. Je n'ai rien à voir avec eux [les agents de l'Etat] » (A.F.). Une action qui intègre le calcul économique, c'est-à-dire, qui tend à fructifier le capital initialement engagé dans l'entreprise. Ce calcul n'est pas le

résultat d'un quelconque apprentissage scolaire⁹ ou d'une culture familiale qui auraient doté les jeunes en outils rationnels capables de hisser leurs projets au niveau de l'élaboration. En effet, les modes de gestion de l'économie moderne ou du moins pré-moderne – puisque les projets des jeunes s'appuient encore sur des concepts quelque peu dépassés mais non archaïques – ne se transmettent pas encore en milieu domestique. A l'exception de quelques familles qui ont accédé aux connaissances académiques grâce aux études faites par leurs membres, ce milieu demeure, dans une large mesure, le lieu de l'économie traditionnelle. C'est ainsi qu'en puisant des expériences de leurs pairs, ils esquissent les contours de leur avenir sans bousculer leur rythme. La prise de conscience de la fragilité de toute prévision, écarte la prise de risque qui hypothéquerait les chances de réussite. L'avenir est ainsi appréhendé comme une bête qu'il faut apprivoiser. Cette vision du futur requiert, toutefois, une longue durée sur laquelle s'étale l'investissement consenti. Une redéfinition, par les jeunes, de la notion du temps est nécessaire pour mobiliser les capacités qu'exige ce "sacrifice". En effet, les jeunes sont invités à retarder ou à annuler des actions inscrites sur leur "agenda" afin de se consacrer à leurs projets et en récolter les dividendes sur le long terme.

La trajectoire du jeune définit les temporalités, et notamment la notion de l'avenir. Si ce dernier est intériorisé comme une "réussite", celle-ci ne peut avoir de sens que lorsqu'elle est placée dans la série d'événements et d'expériences que le jeune a connue. La réussite, en tant que réalisation d'aspirations susceptibles de propulser l'individu plus haut que la position sociale initialement occupée, est perçue comme une satisfaction d'autant plus lorsque la position initiale (à un moment donné de la biographie) se situe en bas de l'échelle sociale. Et à *fortiori* lorsque le jeune se retrouve très tôt en posture de chef de famille, en l'absence du père. Les séquences du calendrier biographique se retrouvent ainsi décalées pour re-situer le présent et le futur. En effet, les aspirations à la réussite sociale commencent très tôt, c'est-à-dire, à un âge où le jeune, dans ce cas, quitte l'école pour aller travailler, après les études primaires ou moyennes. Il vit, alors, une jeunesse en parallèle avec l'enfance de ses pairs. Il intègre un univers qui n'est pas le sien, si on se basait sur l'âge biologique. Son expérience de jeune s'allonge dans le temps en rapprochant le futur qui est pris dans le sens du changement opéré dans la condition sociale, d'où est partie cette expérience. Bref, s'arracher de la

⁹ Pour rappel, la plupart des jeunes interrogés n'ont pas continué leur scolarité au-delà des niveaux primaire et moyen. D'autres (le tiers) ont poursuivi des études secondaires sans obtenir le baccalauréat.

misère est en soi une réalisation de l'avenir. « Je me souviens comme aujourd'hui, aucun jeune n'a grandi comme j'ai grandi [père décédé lorsque l'interlocuteur avait 4 ans]. J'ai acheté une vache moi même, j'ai un compte bancaire, je possède des choses comme les autres. Tout cela, je l'ai réalisé de mes propres mains parce que nous avons grandi dans la misère » (L.K.).

Le présent se conjugue au futur et concomitamment à l'aléatoire. (H.Y., journalier de 27 ans, père décédé), après avoir chassé la détresse qui le contraignait à trouver les conditions d'une survie au quotidien, entrevoit un avenir qu'il assimile à un château de sable. Désarmé, il se lance pourtant dans cette aventure pour affronter le temps à venir. Tant bien que mal, il tente de gérer ses revenus, gagnés en tant que manœuvre, et dégager des économies. Par un effet d'accumulation, il constitue un capital qu'il investit dans la construction de la maison familiale (encore en chantier, comme c'est le cas de beaucoup de nos interlocuteurs), l'achat de quelques moutons et l'entretien de l'olivieraie héritée du père. Cette démarche est favorisée par une gestion du temps qui lui permet de se consacrer, par intermittence, aux travaux rémunérateurs dans les chantiers du village et aux projets familiaux.

H.Y. s'inscrit, par là, dans une perspective de mobilité, il aspire à « devenir comme les autres ». Tous ses efforts sont orientés vers une ascension sociale qui le placerait dans la position qu'occupent les jeunes issus de familles moins défavorisées. En reproduisant les faits et gestes qui cadrent avec la définition collective de la réussite (travailler régulièrement même en accomplissant des travaux irrégulièrement répartis, construire sa maison, faire multiplier son cheptel...), il sort progressivement de sa position marginale pour s'insérer dans l'univers villageois où il situe ses propres projets et ses référents. Le travail, tant physique que symbolique que H.Y. accomplit, vise, ainsi, un repositionnement dans l'échelle sociale accompagné d'une projection vers le futur.

Des jeunes déploient des stratégies afin de se placer sur le marché du travail et échapper, ainsi, à la précarité, condition *sine qua non* à la rationalisation des opérations nécessaires à tout projet d'avenir. Ils utilisent des réseaux de connaissance et d'information afin de placer leur candidature pour un poste d'emploi. Ces réseaux peuvent se tisser autour de liens de parenté ou de lieux de socialisation tels que les partis politiques et les associations. « On m'a promis un emploi à la SONELEC [Electro-industries Azazga]. La personne en question est membre du bureau du FLN. Je sais qu'il attend en contre-partie une "tchipa" [un pot de vin] que je lui verserai dès qu'il me fera embaucher. Je n'ai pas le

choix. Si je devais payer pour trouver du travail, je le ferais » (D.R. 33 ans, journalier). Cependant, chez d'autres jeunes, la précarité se définit selon une conception instrumentaliste du travail. Elle ne générerait pas, selon eux, l'appréhension du futur.

Pour L.K., sans qualification certifiée, le travail, même temporaire, est représenté comme une suite de tâches qui génèrent des profits. La multitude des travaux accomplis est fixée sur un calendrier cyclique. A chaque saison un travail ou une catégorie de travaux. Sur l'année, L.K. divise le temps de la manière suivante :

Le temps de la maçonnerie qui se situe au printemps et en été. Le moment où les émigrés rentrent au village et relancent les travaux de construction de leurs maisons. Cette catégorie de « nantis », telle que représentée par les gens restés au village, dépense des sommes importantes dans la construction. Au village, leurs demeures sont reconnaissables à leur grandeur et à leurs façades chargées d'ornements. Ce temps est entrecoupé par le fauchage du foin, lorsque l'herbe arrive à maturité.

Le temps du journalier s'étale sur la durée de l'automne et une partie de l'hiver. Notre jeune exécute des travaux de champs (sarclage, taille et greffe d'arbres...) pour le compte de propriétaires en retraite. En outre, il s'occupe de ses propres oliviers. Il a en effet hérité d'une oliveraie d'une trentaine de plants qu'il a quintuplée. Pendant la saison de la récolte des olives, il ne s'occupe que de la cueillette de ce produit qu'il fait transformer dans l'huilerie du village.

La réalité de l'obstacle structurel, que représente la précarité pour la construction élaborée d'un avenir, est ainsi déniée. La division du temps en une sorte de "chapelet de journées" qui se ressemblent rend la visibilité du futur de plus en plus floue. Le futur demeure, ainsi, une catégorie lexicale non conceptualisée et loin d'être maîtrisée. Les schèmes structurant cette renonciation à "dompter" le temps à venir reposent d'ailleurs sur des expressions comme « A la ayen i k-yekteb Rebbi ara teççed » (Tu ne mangeras que ce que Dieu t'a prescrit).

Conclusion

La conduite des jeunes, du moins en ce qui concerne la population enquêtée, n'est pas dominée par une conception hédoniste de la vie. Les revenus générés par le travail sont réinvestis dans des projets à travers lesquels ils tentent de construire un avenir. Celui-ci n'intègre pas le projet de formation d'une famille qui, dans les représentations sociales, devrait être lié à tout plan de vie. Ce type de projet est différé, ce qui bouscule les cadres traditionnels et fait naître des tensions avec les aînés. Enfin, le projet de départ, qui nourrit l'expérience juvénile d'espérances et de rêves, se construit dans une perspective de reconstruction et de réalisation de soi.

Bibliographie

- Boukhobza, M. (1989), *Ruptures et transformations sociales en Algérie*, 2^e vol., Alger, O.P.U.
- Bourdieu, P. (1977), *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Ed. de Minuit.
- Bourdieu, P. (1984) *La "jeunesse" n'est qu'un mot, Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit.
- Bourdieu, P. (2002), *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Ed. du Seuil.
- Chamboredon, J.-C. (1971), « La délinquance juvénile, essai de construction d'objet », in *Revue française de sociologie*, XII.
- Charest, M. et Tremblay, P. (2009), « Immobilité sociale et trajectoires de délinquance », in *Revue française de sociologie*, Vol. 50, p. 693-718.
- Darbus, F. (2008), « L'accompagnement à la création d'entreprise » Auto-emploi et recomposition de la condition salariale, in *Revue Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 175, p. 18-33.
- Ebersold, S. (2004) « L'insertion ou la délégitimation du chômeur », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 154, p. 92-102.
- Galland, O. (1991), *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin.
- Goffman, E. (1993), *Les rites d'interaction*, Paris, Ed. de Minuit.
- Haddab, M., Kennouche, T., et Khenniche, I. (1981), (dir.), *Les jeunes ruraux et l'école. Mythes et réalités*, Alger, CREAD.
- Hadibi, M.-A. (2011), « Projets en fragments et avenir de jeunes de Kabylie », in *Insaniyat*, n° 49, juillet.

- Lacoste-Dujardin, C. (1976), *Un village algérien. Structures et évolution récente*, Alger, SNED/CRAPE.
- Mauger, G. (1994), (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, l'Harmattan.
- Mauger, G. (1991), (dir.), « Enquêter en milieu populaire », in *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol.6, n°1.
- Pialoux, M. (1979), « Jeunes sans avenir et travail intérimaire », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 26-27, mars-avril, p. 19-47.
- Rarrbo, K. (1995), *L'Algérie et sa jeunesse. Marginalisation sociales et désarroi culturel*, Paris, l'Harmattan.
- Renahy, N. (2005), *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte.
- Sayad, A. (1999), *La double absence*, Paris, éd. du Seuil.
- Thevenot, L. (1979), « Une jeunesse difficile », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 26-27, mars-avril, p. 3-18.

Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle

Quelles **formations** pour quels **emplois** en Algérie ?

Coordonné par
Nouria BENGHABRIT-REMAOUN

Editions |

